

Un poil dans la main

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 33

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

retant à La Comballaz pour boire un verre, il vit passer un troupeau de chèvres, sous la conduite d'un bouc d'une maigreur effrayante et qui pouvait à peine se traîner.

Ce que voyant, David, en faisant la comparaison de son état physique, le jour de son départ pour la France, et s'adressant au bouc, lui dit :

— Mon pauvre vieux ! Si tu n'as pas la chance d'avoir un oncle Gédéon, dans un mois, tu es foutu. C'est moi qui te le dis ! *Frédé.*

NOUVEAUX METIERS

Deux chômeurs se font des confidences pour passer le temps.

— Quel était ton dernier turbin ?

— Je tamaisais les microbes au laboratoire cantonal de chimie, pour séparer les « mi » d'avec les « crobes » entiers. Mais comme on peut attraper des sales maladies avec ces bestioles, j'ai préféré rentrer au chômage. Et toi, que faisais-tu ?

— Et bien, moi, j'avais trouvé de l'embauche chez un opticien.

— Ne me bourre pas le crâne ! Qu'est-ce que tu y connaissais, dans l'optique ?

— C'était pas bien malin. Je devais noircir des verres de lunettes pour éclipses de soleil. J'avais cent sous sur chaque paire vendue par le patron. A part ça, peau de zébi ! Et une éclipse tous les trois ans. Tu vois ça d'ici, mon vieux ! Alors, j'ai donné mes quinze jours, tu comprends.

SALE MOUSTIQUE !

MES animaux de taille ne sont pas les plus à redouter, ils ont du reste généralement plus peur de nous que nous d'eux ; avec eux, on sait à quoi s'en tenir. Mais parlez-moi de certaines bestioles qui pullulent d'autant plus qu'elles sont petites, qui se multiplient par milliers et par millions et dont les plus redoutables échappent à nos regards bornés.

Laissons les infiniment petits à leurs méfaits et écoutons les doléances d'un mien ami qui ne m'en avait jamais autant dit. Nous sommes sur mon balcon, entre chien et loup ; remarquant son front rembruni, je questionne :

— Qu'y a-t-il ? Ça cloche quelque part ?

Il s'applique une tape à la joue en grondant :

— Sale moustique !

— C'est un isolé, un perdu ; on n'en voit guère par ici. Je n'ai pas encore été piqué. Tiens, prends un cigare et ton cousin te faussera compagnie.

— Tu le crois ; moi, je suis sûr du contraire : il ne va pas me lâcher, et quand je l'aurais écrasé, d'autres lui succéderont.

— Ah ! ils t'aiment ainsi ? Ils t'énervent de leurs caresses ? Tu t'en fais, mon vieux ; le plus léger murmure te paraît une ironie de l'ennemi et un défi qu'il te jette.

— Si tu étais à ma place, tu ne blaguerais pas. Tiens ! l'entends-tu ? Le vois-tu revenir à l'attaque ?

— Tu as un succès que je ne t'envie pas. Mais c'est facile à comprendre : tu t'es pommadé au benjoin pour quelque rendez-vous, et tu attires même les indésirables.

— Si ce n'était que ça !

— Alors, je te le répète, franchement, amicalement : Qu'y a-t-il ? Tu n'as pas ton air ordinaire.

— Il y a que Cécile me lâche...

Sa voix a un léger trémolo, son attitude est celle d'un découragé et il tire sur son cigare avec une sorte de rage.

— Raconte, lui dis-je, cela te soulagera.

Il lance brusquement :

— Je voudrais qu'il n'y eût point d'été ; je hais la chaleur, les longs jours, les nuits tièdes ! J'abhorre les grèves aux eaux dormantes et peuplées de roseaux, l'ombre humide des forêts ! Les aurores me sont aussi néfastes que les couchants !...

Je le regarde, étonné, me demandant où il en veut venir et ce que la saison, la nature, ont de rapport avec sa rupture. Un moustique lui coupe la parole. Pan ! sa main croit l'écraser sur son front. Il reprend :

— Ne pense pas que je divague. Sans chaleur,

il n'y aurait ni taons, ni moustiques, ni mouches d'aucune sorte, puisqu'en hiver on n'en voit point. Eh bien ! ce sont eux la cause de mon déboire.

— Tu veux rire ; comment est-ce possible ?

— Hélas ! ce n'est que trop vrai. Tu t'aperçois déjà que je suis seul à me défendre contre les moustiques. Ils te dédaignent et tu ne t'en plains pas. Ils sont rares, ce soir, grâce à la bise ; sans elle, tu me verrais au milieu d'un essaim.

— Tu es un charmeur et on te fait la cour.

— Dis plutôt qu'on me harcèle. Qu'est-ce que j'ai qui les attire, tant les uns que les autres ? Si j'étais valet d'écurie, vidangeur, je comprendrais que les relents malodorants de mes vêtements les captivent et les excitent... Il faut croire que j'ai la peau fine et le sang doux et qu'ils le sentent à distance. Quoi qu'il en soit, je n'ai qu'à paraître en plein air pour être aussitôt environné d'une nuée de diptères. La fumée du tabac — j'ai beau m'en envelopper — ne parvient pas à les éloigner ; il semble, au contraire, qu'elle augmente leur acharnement. Aussi, vois-tu Cécile à mon bras, au milieu d'ennemis pareils ? Passe encore pour les taons ; ils sont bruyants, lourdauds et plus facile à tenir en échec. Elle a ri d'abord de l'aurole qu'ils nous faisaient, puis a fait la moue, s'est éloignée, pour juger de la préférence qu'ils témoignaient, s'est rapprochée, a bondi sous la piqure d'un audacieux et s'est écriée d'une voix aigre-douce :

— Ton voisinage manque d'agrément !

Je n'ai pas réussi à lui ramener le sourire en lui offrant la vésicule sucrée extraite d'un seigneur taon :

— C'est du miel, lui dis-je, aussi bon que celui des abeilles.

— Pouah ! extrait du sang des bêtes, me répond-elle avec une grimace de dégoût.

Ma dégustation ne la convainquit pas et elle me regarda avec un air désapprobateur.

Notre rencontre d'hier soir a été décisive. Sa joie du revoir s'éteignit en m'abordant.

— Tiens, les moustiques t'en veulent aussi !

J'avais mon cortège habituel qui tourbillonnait autour de ma tête avec des effets musicaux désagréables. Elle eut beau cacher sa tête sur mon épaule, elle ne fut pas épargnée, malgré tous mes vœux, mes soins et ma puissance attractive. Elle gesticula plus qu'il n'était nécessaire et se fâcha tout rouge à la troisième piqure.

— On s'y habitue, lui dis-je ; une fois inoculé, on ne sent plus guère de douleurs, on n'enfle pas. Je t'assure qu'on est immunisé contre plusieurs maladies, celle du sommeil entre autres, contre les piqures d'abeilles, de guêpes, de fourmis... Au reste, la préférence que ces bestioles nous marque est un brevet de santé parfaite, d'un sang riche, d'une peau finement et naturellement parfumée.

Mes explications n'eurent pas le don de la calmer ; mes petits mots, bien doux et bien câlins, ne la touchèrent pas.

— Tu perds ton éloquence ; me lança-t-elle en se levant. La vie est intenable à tes côtés ! Et ce serait ainsi des mois et des mois ! Non, j'en ai assez. Adieu !

Je la regardai bêtement s'en aller avec l'allure d'une reine offensée. Elle n'eut pas un mot de regret, elle ne se retourna pas une fois. Et voilà, je suis seul avec le triste privilège d'être une proie de choix pour toutes les bestioles bourdonnantes et piquantes. Je ne peux pourtant pas me badigeonner d'huile nauséabonde ou d'un parfum suffocant.

— Ne désespère pas, Cécile te reviendra ; elle te met seulement en pénitence jusqu'aux premières gelées.

— Hum ! je doute de son retour.

— Eh bien ! après elle une autre. Vous n'en étiez qu'au prologue, en somme, et dans ce cas on se console facilement. Et puis, un conseil : Mène rondement tes futurs projets matrimoniaux ; d'octobre en avril, tu as le temps de tomber amoureux, de faire ta cour, de te fiancer, de passer à l'état-civil.

— Oh ! oui.

A. Gaillard.

UN POIL DANS LA MAIN

Le mari de la modeste marchande de légumes, un homme à l'air sérieux, d'une tenue impeccable, avait fini par renoncer même à sa vie. Après l'enterrement, un de ses proches proposa l'épithaphe suivant :

ICI REPOSE

Celui qui, de son vivant,

n'a jamais fait autre chose.

Il est mort le 1er juin

Pour n'avoir pas à faire les foins.

LA SOIF

Le faisait un temps splendide. Sur la route, l'air chauffé papillonnait comme la vapeur au sortir de la chaudière. D'ailleurs, il y avait plusieurs jours que le soleil tapait et la terre des jardins se crevassait, avide d'eau.

M. Chapuis terminait son dîner en sirotant un agréable café kirsch que sa femme lui servait chaque dimanche. Et sans lever les yeux sur son épouse qui rangeait la vaisselle, il dit :

— Eh bien ! Poulette, que dirais-tu d'un petit tour du côté de Pully ?

Mme Chapuis répartit, tout en essuyant les verres :

— Tu sais bien que ça me fait toujours plaisir, Louis !

Sans se départir de son sourire béat, M. Chapuis roula soigneusement sa serviette, piqua une grosse miette de pain restée sur la table...

Tous les dimanches, on les voyait partir soit du côté du Chalet-à-Gobet, soit sur les hauteurs de Prilly, soit le long du lac jusqu'à Pully. Pour les mois à cinq dimanches, ils avaient un programme bien établi. La journée, ils restaient à la maison et le soir ils allaient au cinéma.

La dame du quatrième, qui était femme de conseiller de paroisse, avait coutume de dire :

— Ces Chapuis, tout de même, ils sont réglés comme la liturgie !

Mme Chapuis tenait beaucoup à ces sorties hebdomadaires, malgré ses jambes qui la faisaient souffrir. Elle aimait s'entendre dire, aux réunions de couture :

— C'est vous, madame Chapuis, qui en avez de la chance d'être « trimballée » par votre mari ! Ce n'est pas le mien qui ferait ça !

Mme Chapuis répondait :

— Oh ! vous savez, on a pris cette habitude quand les enfants étaient petits et maintenant que nous voilà « les deux » on continue comme avant !

Ce dimanche était le quatrième du mois. Et quand elle les vit sortir, la dame du quatrième fit à son mari :

— Tiens, voilà les Chapuis qui vont manger la friture à Evian !

Pour une fois, elle se trompait. M. Chapuis avait changé l'itinéraire à cause de la bise qui soufflait passablement fort. Il ne pouvait pas supporter le roulis du bateau.

Arrivés sur le trottoir, Mme Chapuis voulut prendre le bras de son mari. Il se dégagea en bougonnant :

— Je t'en prie, Louise, il fait déjà assez chaud comme ça ! (Quand il était énervé, il ne disait plus Poulette à sa femme.)

Ils descendirent la rue, tournèrent à droite. M. Chapuis, qui marchait un peu en avant, s'arrêta pour attendre sa femme. Il y avait là un petit café bien ombragé et accueillant, où il ferait bon s'arrêter pour se donner du courage.

— Dis-donc, Poulette, on va prendre quelque chose là, hein !

— Mais voyons, Louis, comme tu as peu d'idée, on vient de sortir, on n'a pas soif, on peut bien aller un petit bout encore !

Le pauvre Louis se vexa : Ah ! madame n'a pas soif, madame ne veut pas s'arrêter. Eh bien ! nous verrons ! Et il dit d'un ton sec et détaché :

— Bon ! C'est comme tu voudras :

Et ils repartirent. Ils étaient à peu près les seuls sur la route. Ils allaient l'un devant l'autre, s'arrêtant à l'arrivée d'une auto. La pauvre « Poulette » commençait à trouver la route lon-